

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 81 (1954)
Heft: 1

Artikel: Les aventures d'un Vaudois au Brésil : mensonge inédit : [1ère partie]
Autor: Leyvraz, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

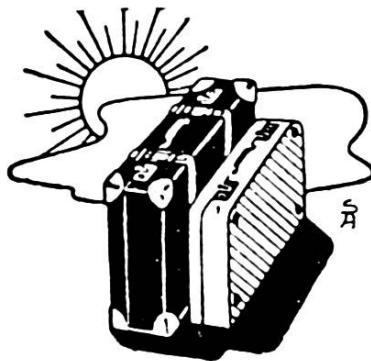
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LES AVENTURES D'UN VAUDOIS AU BRÉSIL

Mensonge inédit par Vieudelavieille

I

Connaissez-vous le Brésil ? ce vaste pays de l'Amérique du Sud arrosé par de grands fleuves, dont le plus considérable, l'Amazone, est le plus large du monde ? Non ! vous n'y êtes jamais allé et le peu que vous en savez est dû à des lectures ou des relations de voyages que vous ont faites de soi-disant explorateurs qui n'y avaient peut-être jamais mis les pieds. Eh bien ! si j'ai un conseil à vous donner, n'y allez pas ! Il y a là trop d'imprévus, trop d'embûches pour nous autres Vaudois ; restons chez nous et, si nous ne pouvons pas faire autrement, payons nos impôts !

J'habitais alors seul avec mon père une contrée située à proximité du Rio-Branco, affluent du Rio-Negro ; ce pays est à l'Equateur, c'est-à-dire qu'il y règne presque toujours une chaleur torride, pire qu'à Treycovagne un jour d'Abbaye après en avoir sué une... ! Sur les hauts plateaux cependant, grâce aux vents modérés qui règnent, la température est supportable et le climat assez sain. Nos animaux domestiques peuvent y vivre mais ne prospèrent pas comme sous nos climats ; sur les confins des forêts, les animaux féroces sont nombreux et souvent dangereux et l'on ne saurait parcourir la prairie sans être muni au moins d'un bon revolver.

Un matin de septembre, mon père me conseilla d'aller visiter une forêt vierge qui, d'après ses renseignements, devait se trouver à l'est de notre campement, au pied du Mont-Carbos et que l'on distinguait à l'horizon. C'était très éloigné et demandait au moins huit heures de marche aller et retour. Je pris donc des provisions, mon revolver, un grand couteau que j'enfilai à ma

ceinture et je me mis en route à pied, car le voyage à cheval n'était pas à recommander à cause des obstacles imprévus qui pouvaient vous barrer le chemin.

Je suivis d'abord une petite piste tracée dans les hautes herbes, probablement par des animaux sauvages et fis de cette façon un trajet presque en ligne droite d'environ dix kilomètres. Il était huit heures du matin vu la position du soleil, car je n'avais pas de montre. Je devais avoir parcouru la moitié du chemin de l'aller. Je m'assis à même le sol afin de me reposer un instant. J'allais me remettre en route lorsque je fus abordé par un immense oiseau, haut sur jambes, qui devait être une autruche.

Elle vint gentiment à moi de son pas déhanché à la Joséphine Backer et me demanda poliment quel était le but de mon voyage ; car au Brésil, tous les animaux de la jungle parlent. Ils ont de plus une qualité essentielle : « ils ne disent jamais de mensonges » et sauf peut-être pour les serpents, ont un respect sacré pour la vérité. Le fait qu'il

n'existe parmi eux ni marchands de bestiaux, ni tailleurs, ni politiciens explique le maintien de cet état de choses.

Donc mon autruche — je l'appellerai ainsi — me demanda où je me rendais. Le lui ayant dit, elle m'annonça qu'elle allait aussi à la forêt vierge et que si je voulais je n'avais qu'à me mettre sur son dos. J'arriverais, de cette façon, plus sûrement et plus rapidement au but.

J'acceptai sans hésitation et l'animal s'étant accroupi, je n'eus pas de peine à me mettre à cheval sur un duvet de plumes. Oh ! la jolie promenade ! J'étais bien un peu dangereusement balancé de droite et de gauche quand l'oiseau faisait du trot, mais je me tenais solide aux ailes et ça allait, ça allait !... Plus vite que le Lausanne-Echallens de l'époque...

Après une course d'environ une heure, nous approchions du Mont-Carbos, l'autruche s'arrêta pour se reposer. Je descendis à terre, heureux aussi de me détendre et de me renseigner sur l'endroit où nous nous trouvions.

Je demandai en premier lieu à mon bipède où se situait la forêt vierge, car on n'apercevait encore aucun arbre à perte de vue.

— Mais la forêt vierge, c'est ici, me répondit-il ; vous êtes presque au milieu !

— Comment ? ça une forêt vierge ? Sans arbres, sans buissons, sans lianes et sans singes, tu te moques de moi !

— Mais non, mon cher blanc, je ne me moque de personne ; cette forêt vierge-ci est une forêt vierge... toute neuve où les arbres n'ont pas encore eu le temps de grandir. L'assemblée des animaux sauvages qui a eu lieu dernièrement a décidé que tout le peuple de l'ancienne forêt où nous demeurions

émigrerait ici afin de paralyser les efforts des chasseurs, lesquels n'avaient que trop beau jeu pour s'approcher de nous en se cachant derrière les gros arbres, les haies touffues et les murailles de lianes. Ici point de ces abris ; nous voyons venir l'ennemi de loin ; et les sentinelles nous les signalent dès leur entrée dans notre refuge. Aussi nous sommes beaucoup plus en sûreté et ne sommes pas tentés de rentrer dans notre ancien domaine qui était, lui, une forêt vierge d'arbres tandis qu'ici c'est une forêt vierge de hautes herbes.

Instruit de cette façon louable, je n'avais plus à poursuivre mes recherches et le mètre pliable que j'avais eu la précaution d'emporter avec moi dans le dessein de mesurer le diamètre du plus gros tronc de la forêt pouvait rester dans ma poche.

Après avoir pris congé de ma si sympathique monture avec force remerciements et salamalecs, je m'engageai sur le chemin du retour, un peu déçu, il est vrai, mais content tout de même, content surtout de ma chevauchée.

Quand j'eus parcouru environ trois cents mètres, je fus soudain alerté par des plaintes et des gémissements qui provenaient sûrement de quelque animal malade ou blessé, affalé dans les hautes herbes à peu de distance, sur ma gauche. Par curiosité, autant que par pitié, je me mis à la recherche du patient et après quelques errements, je découvris à vingt mètres de moi quelque chose qui me procura dans tout le corps un frisson d'épouvante : c'était un boa ! un boa énorme, monstrueux, long d'environ dix mètres, mais épais, épais ! Son thorax mesurait plus d'un mètre de diamètre et était muni de deux courtes jambes ; sa tête était volumineuse, ses yeux en boule de

loto mais ils paraissaient voilés. L'animal souffrait de quoi ?

Je ne pouvais m'en rendre compte, j'étais sous l'empire de l'épouvanter et allais m'enfuir lorsque l'animal, m'ayant aperçu, me supplia de faire quelque chose pour lui. Je m'approchai donc encore un peu, amadoué par la voix caline de la bête qui me parlait avec un accent allemand tellement prononcé que j'avais de la peine à la comprendre.

Il me raconta alors qu'étant déjà malade d'une forte indigestion, il était couché à la même place, lorsqu'un zèbre, en passant, le frôla sans s'apercevoir à qui il avait à faire et croyant sans doute passer à côté d'un tronc d'arbre pourri et couché dans l'herbe, fut tellement épouvanté lorsque le boa leva la tête qu'il fit brusquement volte-face en lançant une ruade qui démonta une épaule du monstre serpent-lézard.

— Je te supplie, me dit ce dernier, de vouloir bien essayer de la remettre en place ; je suis certain qu'en tirant fortement sur la patte, en avant, contre la tête, cela suffirait ; veux-tu essayer ?

— Non ! lui répondis-je, je n'ai nulle envie de me placer à côté de ta gueule, car je pense bien que je serais vite englouti !

— N'aie pas peur, répliqua-t-il ; tu peux y aller sans aucune crainte, car, en premier lieu, je n'ai pas faim ; ensuite, je suis malade ; enfin, j'ai juré, pas plus tard qu'hier, que je n'avalerais plus jamais un homme ; c'est trop dur à digérer avec ses vêtements 100 % pure laine et tous les objets métalliques que contiennent ses poches : couteau militaire, trousseau de clés, portemonnaie... Sans compter l'appareil photographique qu'il porte à l'épaule... Tout ça ne peut pas digérer.

Avant-hier, je vois passer sur la piste un cycliste sur sa machine ; j'avais faim, je l'attrape et l'engloutis. Ah ! dieu des

serpents, si j'ai été malade ! Les vêtements ne pouvaient pas passer ; je me suis traîné jusqu'au bord de la rivière où j'ai d'abord éteint une soif atroce, ensuite j'ai brouté au bord du cours d'eau, dans les berges, au moins cinquante kilos de plantes de camomilles. Ça m'a soulagé un peu mais je ne suis pas guéri ; divers objets me trottent encore dans l'estomac. Oh non ! les hommes, je les éviterai désormais.

— Et la bicyclette alors ! L'as-tu aussi avalée ? questionnai-je.

— Non, déclara-t-il, la bicyclette était là devant moi lorsque j'ai avalé l'homme, je me suis endormi un moment et à mon réveil elle n'était plus là ! Je n'y comprends rien !

Il se reposa un instant puis reprit :

— Aïe ! aïe ! que je suis malade ; ce n'est pas seulement l'estomac qui me fait souffrir ; j'ai beaucoup de peine à respirer, je crois que j'ai encore attrapé une pneumonie. Si je pouvais au moins me déplacer pour aller mourir à l'ombre d'un grand arbre ! Mais mon épaule démise ne me le permet pas.

Décidément, ce pauvre animal me faisait pitié, mais avant de céder à sa demande et de me transformer en medze-rebouteur, je lui posai encore cette question :

— Je croyais que les boas n'avaient pas de membre, comment se fait-il que vous en ayez deux ?

Et voici sa réponse :

— La nature a donné à chaque créature les organes qui lui sont absolument nécessaires. Ainsi, elle a légué au *boa constrictor* un corps doué d'une grande souplesse afin qu'il puisse s'accrocher aux arbres : c'est le *boa de la forêt* ; nous sommes le *boa des hautes herbes* que nous ne quittons jamais et si nous avons été dotés de deux jambes, c'est pour mieux pouvoir nous déplacer car il est très difficile de voyager en

zigzaguant le corps dans des herbes serrées et dures, même parfois coupantes. Notre espèce est rare du fait que le peuplement en est entravé. Nos jeunes émettent en dormant un ronflement sonore qui s'entend au loin et

qui les fait repérer par les félins, lesquels détruisent tous ceux qu'ils peuvent atteindre. Cette particularité nous a même valu le surnom de boas-« reniflets ».

(A suivre.)

Si vous allez...

... A Grandcour, ne manquez pas de pousser jusqu'à Ressudens, à environ vingt minutes, pour visiter l'église. Celle-ci a le privilège de posséder le plus bel ensemble des fresques du moyen âge dans notre canton. De nombreuses peintures représentent le cycle de la vie du Christ et de celle de la Vierge. En 1381, Guillaume de Grandson, seigneur de Sainte-Croix et d'autres lieux, avait voulu exprimer sa reconnaissance aux gens de Grandcour, pour un service qu'ils lui avaient rendu et leur avait donné sa bannière, devenue depuis celle de cette commune. De plus, il créa dans l'église de Ressudens, une chapelle dédiée à saint Georges et à sainte Catherine, en la décorant de belles peintures, accompagnées de ses armes et de sa devise « Je le veil » (je le veux).

Guillaume de Grandson, dit le Grand, était un personnage important. Cousin germain d'Amédée VI, dit le Comte Vert, dont il était l'ami fidèle, il avait, avec son fils, pris part à la croisade de 1366. Ce fut également lui qui, en 1383,arma chevalier le Comte Rouge devant Sion, avant de donner l'assaut à cette ville.

Pour un Vaudois de sorte, c'était un Vaudois de sorte...

Ad. Decollogny.

PAMBLANC

10, Rue Haldimand LAUSANNE

Le bon magasin pour tout ce qui concerne
LA CUISINE ET LA TABLE